

Devant l'atelier
de Thomas Lévy-Lasne.
DU 10 AOÛT AU 10 SEPTEMBRE
LES PELLES DU CHAMPS

ART FIGURATIF En peinture Simone !

Méprisée par les institutions et les avant-gardes depuis le milieu des années 80, la figuration fait son come-back. Un retour en qui souligne la volonté d'artistes d'opposer la «patience» de leurs images au flux visuel qui nous submerge.

Par JUDICAËL LAVRADOR

Portée par le marché, la peinture figurative reconquiert les cimaises qui lui ont été longtemps interdites. «Nombre de peintres français ont désormais pris une place sur la scène internationale», confirme Benoît Porcher, fondateur de la galerie Semiose, à Paris, qui n'hésite pas à qualifier de mondial le succès de sa dernière pépite, le jeune Hugo Capron. «On a vendu ses toiles à des collectionneurs émiratis, asiatiques, américains.

Puis, il y a une demande de galeries étrangères pour représenter nos peintres. Amélie Bertrand travaille avec Another Place, à New York.» Nina Childress, qui vient de quitter Bernard Jordan, sa galerie historique, pour une galerie new-yorkaise, parle, elle, d'une «autorisation nouvelle à faire du figuratif» et confirme que c'est le marché qui l'a donnée. «Les avant-gardes, j'ai connu, se remémore-t-elle. On a poussé le bouchon aussi loin qu'on a pu. Les marchands se sont demandé "Qu'est-ce qu'on va faire? Quoi vendre?"»

L'artiste Thomas Lévy-Lasne, militant actif de la cause figurative, a dans avec précision ce retour pictural. C'est en 2008, selon lui, que la peinture revient sur les étals des marchands. «J'ai vérifié. A la FIAC, en 2008, il n'y avait pas un seul peintre. L'année d'après toutes les galeries en proposaient au moins un.» La crise était passée par là. Et la peinture, moins onéreuse à produire et à transporter, facile à accrocher et à stocker, devint une valeur refuge. Reste que, rappelle Benoît Porcher, «les artistes ne répondent pas à une

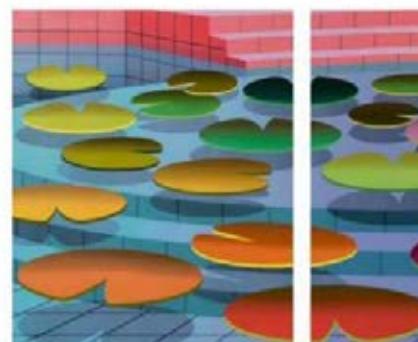
demande» et que «les peintres sont toujours eux», insiste Lévy-Lasne, même dans des vêtements de vache malgrés, que toiles n'étaient guère moins vendables. A milieu des années 80, en peinture figurative, sur taxée de grande bourgeoisie institutions, écoles communes d'art, épousent les dikt avant-gardes. A commencer par quatre héritiers du group (Daniel Buren, Olivier Michel Parmentier et Niki de Saint Phalle), qui, en 1987, renient ainsi



The Paradise Edict de Michael Armitage. PHOTO ANDREA AVEZZO



Feu d'artifice (poulpe), de Hugo Capron. SEMIOSE



The Swamp Invaders de Amélie Bertrand. PHOTO ALWELIE

CULTURE /

et attendus traditionnels de la peinture («valoriser le geste, appliquer des règles de composition, accorder ou désaccorder des couleurs...») proclament : «Nous ne sommes pas peintres.»

Dans cette remise à zéro, prolongée par le mouvement artistique Support/Surface qui désosse ce qu'il en reste (le châssis), la peinture figurative perd des poils de pinceaux. Et, en écoles d'art, est déclarée cliniquement morte. Les soubresauts de la figuration libre dans les années 80 ne font paradoxalement, selon Nina Childress, que «clouer le cercueil». Les tenants de ce mouvement «se vantant de faire n'importe quoi», avec une touche grossière et des compositions surchargées, au prétexte d'être rock'n'roll et populaires.

«J'étais has been»

Dans les années 90, la vidéo et la photographie (celle-ci est désormais accolée au distingué qualificatif «plasticienne») occupent les premiers bancs dans les écoles et les lieux d'art. Nina Childress l'avoue sans ambages : «Ce que j'exposais n'intéressait personne. J'étais has been.» Ses anciens comparses du collectif d'artistes les Frères Ripoulin – dont Pierre Huyghe ou Claude Closky – ont eux troquer les pinceaux pour des outils plus conceptuels.

Il y
ias
io-
irs
et
du
la
est
les
res
les
les
PT
Ai-
ni)

Né en 1980, Thomas Lévy-Lasne entre aux Beaux-arts de Paris à 17 ans et se souvient d'un entretien de «deux heures dans le bureau d'Henry-Claude Cousseau, alors directeur, qui m'explique que la peinture, c'est fini et que si je m'acharne je vais rater ma vie. Je me préparais à une vie d'ermite, isolé à la campagne». Après cette sombre prophétie, le même réunit en 2014, au Collège de France, une vingtaine de pein-



Twins (poils) de Nina Childress. PHOTO ADAGP PARIS. DR

tres internationaux à l'occasion d'un colloque dédié à la *Fabrique de la peinture* où Jeff Koons en personne mais aussi Luc Tuymans côtoient en chaire les jeunes Damien Cadiot, Ida Tursic & Wilfried Mille ou Amélie Bertrand. Le retour en grâce de la peinture figurative ne tient ainsi pas qu'à la toute-puissance du marché. Selon Benoît Porcher, «les peintres sont assez solidaires, ils se reflètent les plans. Ils sont plus organisés qu'ils l'ont été». La preuve, il y a quelques semaines, avec cette exposition à la Fondation Pernod Ricard qui a exposé neuf figuratifs de la scène française, dont Jean Claracq ou Madeleine Roger-Lacan, en mettant l'accent, non pas sur leurs styles (assez distincts), mais sur leur histoire d'amitié et leurs échanges réguliers depuis leur rencontre aux Beaux-Arts de Paris. De même, l'an dernier, Thomas Lévy-Lasne a pris son bâton de pèlerin pour rassembler «cinquante peintres contemporains

de la scène française» sous le titre *les Apparences*.

«Les peintres ont besoin de parler d'eux»

Nina Childress, professeure aux Beaux-Arts de Paris, fait un peu le même constat quant au choix du sujet des peintures de ses étudiants qui «vont peindre leurs copains, leur cercle, dans un désir d'affirmer leur identité» – tout le contraire de ce que les avant-gardes avaient professé en préférant mettre l'auteur à mort. «Les peintres, eux aussi, ont besoin de raconter des histoires, de parler d'eux», ajoute-t-elle, nuancant aussi-tôt : «Cela peut être pervertis ou dommageable. Car, ce qu'on regarde le plus dès lors, c'est le sujet, ce dont ça parle et plus tellement comment c'est peint.»

Et l'artiste, de retour de Bâle, où se tient l'exposition de l'Américain Michael Armitage, de le prendre en exemple pour illustrer cette réserve : «Il peint de très grands tableaux aux sujets narratifs et politiques sur des suaires africains tissés à la main. C'est ce qu'on en retient, le support très particulier et puis une histoire, mais pas du tout comment c'est peint.» Comme si le storytelling prenait le dessus, au détriment de la main du peintre, de son geste, de sa patte. Hildress ne craint pas d'avouer que ses toiles sont elles-mêmes incapables de dépasser ses modèles, les images qu'elle prend comme source. «Je suis parfois désespérée. Je me dis que je recopie juste une image. C'est difficile de faire en sorte que la peinture soit plus forte que l'image. Malgré tout, la peinture offre un truc en plus : une surface, une matière, une perception en vrai.» Sans compter cette présence à part et majestueuse, sur un mur, encadrée ou pas, mais forte de plus d'impact

que «sur un écran de téléphone». Le retour en piste de la peinture figurative a beaucoup à voir avec cette circulation des images «dont, conclut Nina Childress, on est aidé mais aussi saturé». Austin Eddy, peintre américain, le confie à son commissaire Eric Troncy, qui montre ses toiles cet été au Consortium à Dijon : «Je ne sais pas exactement ce que j'espère que les gens retiennent de mes peintures, si ce n'est une sorte d'expérience. J'espère que cela leur fera penser à autre chose que regarder leur téléphone.»

Prendre soin du réel

Thomas Lévy-Lasne abonde : «Ces peintures figuratives naissent d'un attachement au monde réel et se dressent contre le monde virtuel.»

Lui opposant le temps long qu'elles prennent pour se faire. Soit «le temps qu'il faut pour leur donner du sens. La peinture crée des images patientes». Cette rengaine est connue : les peintres ralentissent une cadence iconographique devenue irréfrénable. Mais ce rythme épuant, on l'observe aussi dans les galeries où une expo de peinture succède à une autre. Un raz-de-marée qui ne saurait tarder à faire boire la tasse aux plus fans de la peintoche, provoquant à coup sûr, selon certains observateurs, «une fatigue de l'œil». Trop d'images peintes tuerait la peinture ? Une fois de plus.

Cependant, la figuration peut faire valoir de nouveaux atours : son monde modèle en est dépouillé, de ces atours innombrables qu'on lui prêtait du temps de Manet, de Courbet, et des autres. Thomas Lévy-Lasne encore, intarissable : «Le réel dépasse l'artiste. On ne sait pas si ce qu'on peint ne va plus exister. Il reste 23 000 lions sur Terre. On pourrait tous les peindre. Là, j'ai peint une vache Villarde, dans le Vercors, avant de me rendre compte qu'il n'en restait que 400.»

Pour le dire vite – et entre les coups de pinceaux qui semblent savoir prendre les maux du monde en patience – la peinture figurative contemporaine se fixe comme objectif de prendre soin du réel en le dépeignant, tout en mesurant sa finitude et en évaluant ses représentations faussées : «A l'ère des fake news, conclut Thomas Lévy-Lasne, plus aucune image ne paraît vraie. La plus puissante reste la peinture puisqu'elle arbore elle-même son mensonge, son artificialité. Elle ne cache pas les manipulations dont par nature, elle procède.» Ainsi, la peinture figurative sortirait enfin du bois comme une lanceuse d'alerte. ➜

